

Revue de presse



Perdre son sac

de Pascal Rambert
mise en scène Denis Maillefer

30.08 > 07.09.2019

Comédie
de Genève

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 7'014
Parution: 5x/semaine



Page: 16
Surface: 20'275 mm²



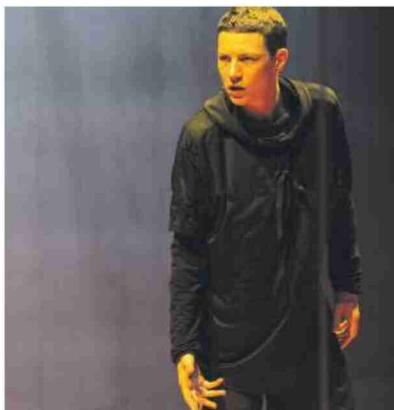
Ordre: 833032 Référence: 74630587
N° de thème: 833.032 Coupure Page: 1/1

Médias imprimés

Monologue d'une génération perdue

Théâtre ► *Perdre son sac* brosse un portrait à la fois sombre et lumineux d'une jeune laveuse de vitres, porte-parole d'une génération malmenée. A voir à la Comédie de Genève dans le cadre de La Bâtie.

Elle est postée derrière une paroi vitrée qui occupe toute l'avant-scène de la Comédie. L'eau y ruisselle parfois, filtrant la lumière. Elle, c'est la jeune comédienne Lola Giouse, passée par le Conservatoire de Genève puis la Manufacture de Lausanne. Elle y a d'abord travaillé avec Denis Maillefer, codirecteur de la Comédie, qui signe aujourd'hui la mise en scène de *Perdre son sac*. Avec lui, elle avait déjà abordé un texte de Pascal Rambert. Le dramaturge français lui a cette fois composé un monologue sur mesure. Un morceau de bravoure, vu la difficulté de porter à bout de bras, une heure durant, une charge aussi intense.



Seule en scène, la jeune Lola Giouse impressionne. MAGALI DOUGADOS

Perdre son sac est en quelque sorte la photographie d'une génération, celle d'une jeune trentenaire qui «tient debout et vacille», écartelée entre la volonté d'agir et de se révolter

contre la violence et l'abjection de l'époque, et la difficulté de vivre avec. Il ne s'agit pas ici d'un monologue de plus, mais d'une réflexion au féminin sur les enjeux d'une société libérale et patriarcale, quand bien même le phénomène MeToo est passé par là.

Comment en arriver là, à enchaîner les petits boulots temporaires de laveuse de vitrines alors qu'on possède un diplôme en poche et qu'on n'a pas renoncé à s'en sortir? Pourquoi des filles qui s'aiment et le montrent attirent-elles des regards de dégoût? «J'aurai 30 ans demain et je n'ai rien, je ne suis rien.» Par une parole intime se mêlant à l'universel, le personnage de Lola Giouse, allure androgyne, règle ses comptes dans sa cage de verre. Comment ne pas en sortir K.-O., elle autant que nous?

CÉCILE DALLA TORRE

Jusqu'au 7 septembre, Comédie de Genève,
www.comedie.ch, www.batie.ch



A La Bâtie, les nuits sacrées des acteurs

FESTIVAL Coup sur coup, deux spectacles magnifient la vérité du geste. Après les fabuleux comédiens de «Tous des oiseaux», c'est au tour de la jeune Lola Giouse de frapper sur un bon texte de Pascal Rambert à la Comédie de Genève



Dans «Perdre son sac», mis en scène par Denis Maillefer, fracture de classe et blessure d'amour se mêlent. Lola Giouse, seule en scène, porte le texte de Pascal Rambert avec une fougue inextinguible. (MAGALI DOUGADOS/COMÉDIE)



ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmfff

Une commotion, que dis-je, un bouleversement. Le festival La Bâtie commence à peine – sixième jour ce mardi – et déjà on sait que cette édition laissera une entaille dans les mémoires. On s'enflamme?

Les bienheureux qui étaient à la Cuisine du Théâtre de Carouge ont tremblé, rêvé, pleuré devant *Tous des oiseaux*, tragédie qui commence comme un film de Woody Allen par une scène de drague et s'achève comme une tragédie de Sophocle, devant une pierre sacrée, sépulture d'un père aveuglé.

Lola Giouse, chasuble de rappeur, vous prend à la gorge, pas comme le puma, non, mais comme un prédateur blessé

Ce prodige d'écriture théâtrale, on le doit à l'auteur et metteur en scène libano-canadien Wajdi Mouawad et à sa bande d'acteurs allemand, américain, israélien et genevois – la magnétique Souheila Yacoub, mais aussi Raphaël Weinstock inoubliable en colosse fissuré et Judith Rosmair splendide en psychiatre naufragée.

Ceux qui ont vécu la première vendredi de *Perdre son sac*, à l'affiche de la Comédie jusqu'à

samedi, ont eux aussi été estomaqués par la jeune Lola Giouse, sortie il y a quatre ans de la Haute école des arts de la scène, à Lausanne. L'auteur français Pascal Rambert a écrit ce monologue où tout cogne, tout blesse, tout saigne, pour elle. Le metteur en scène Denis Maillefer, qui signera aussi le spectacle des journalistes du *Temps*, l'a préparée à monter sur ce ring avec l'attention tendre, c'est-à-dire intransigeante, d'un grand frère.

De *Tous des oiseaux*, on sait déjà tout (lire LT du 17.12.2017). *Perdre son sac*, lui, sort de la fabrique, bel objet rugueux, soigné jusque dans ses arêtes, coupant à l'improviste, contondant le plus souvent. Au premier round, donc, Lola Giouse, chasuble de rappeur, vous prend à la gorge, pas comme le puma, non, mais comme un prédateur blessé. Voyez son visage: il colle à la vitre. Elle est captive d'une cage de verre, à portée de main et séparée de tous, avec, en guise d'étendard, un balai au manche télescopique.

Cavale d'amour

Si cette étudiante «bac+ cinq», comme elle dit, vous toise à cet instant où la lumière vrille entre chien et loup, c'est qu'elle a tout perdu. Elle a craché sur un père qui fait du business à Abu Dhabi. Elle a voulu se fondre en Sandrine, une farouche qui subit la mufflerie de son patron dans une onglerie. Elle a cru qu'elle pourrait arracher son amour à l'ordinaire des jours, qu'ensemble elles profaneraient les héritages qui obligent. Elle initierait Sandrine à la langue de Jean Genet et de Pierre Bourdieu; et son amante la libérerait des préjugés qui se propagent en tumeur.

Perdre son sac est une confession en chute libre, où l'innocence

d'une obsession se dissout dans le karcher d'une guerre des castes larvée. Fracture de classe et blessure d'amour se mêlent. Lola Giouse coule en lave: «On va au Collège de France. Et on s'embrasse»; puis: «Le monde entier crache à la figure de notre amour». Mais Sandrine lui échappe, comme si aucun théorème, aucun baiser ne pouvait résorber la tache du langage, cette muraille de mots qui divise.

La parole ne triche jamais

Lola Giouse dompte ce texte cavaleur, l'habite, dangereuse quand elle épouse le chant d'une plaine perdue; déchirée quand Sandrine s'évanouit tel le coyote au petit jour; K.-O. sous la pluie voulue par Denis Maillefer, cette pluie noire qui efface la trace d'un fol espoir. Tout s'ajuste alors, le pinceau musical du metteur en scène et la mélancolie de Lola.

Tous des oiseaux et *Perdre son sac* n'ont pas la même amplitude. Wajdi Mouawad est un génie du scénario, il est le héraut de nos carrefours et ses grandes pièces éclairent l'actualité à la lumière des origines du théâtre. Il est à cet égard unique. Pascal Rambert met des mots en rafales sur des impasses existentielles. Ils ont en commun pourtant d'écrire pour leurs acteurs. A la Cuisine, comme à la Comédie, la parole ne triche jamais. Lola Giouse, comme Souheila Yacoub et sa tribu, invite le spectateur à faire corps avec elles, dans le chaudron de leurs fictions. On en ressort lavé et transfiguré. ■

Perdre son sac, Comédie de Genève, jusqu'au 7 sept. Batie.ch



Katia Berger

🐦 @berger_katya

Ils ont fait la route à quatre depuis le Royaume du Danemark pour révéler aux Genevois les trésors du terroir rhodanien tout en leur inculquant les principes de la cause environnementale. Béni par une météo plus que clémente, «Life in the Universe - a gathering for animals, people and minerals» («un rassemblement pour animaux, humains et minéraux»), du collectif scandinave hello! earth, a rassemblé ce week-end 120 festivaliers de La Bâtie pour les muer gentiment en yétis d'été. Le chiffre est précis, puisque 30 casques audio, ni plus ni moins, ont été distribués à quatre reprises pour permettre aux participants d'apprécier l'expérience.

Écouter l'herbe parler

Une fois abreuvés et dépossédés de leurs sacs (entendez téléphones, papiers d'identité, clés et autres cigarettes), ces derniers ont d'abord fait connaissance en suivant les instructions contenues dans un livret traversé d'animaux dessinés qu'on leur a remis individuellement. Dialoguer, danser, écouter l'herbe leur parler puis goûter ensemble à des bactéries capables d'endiguer des réflexes sociaux tels que «réussir à être important»: telle fut la première étape de l'itinérance initiatique.

Après s'être assis tour à tour sur un banc, un caillou posé sur les genoux, les membres de la troupe s'éparpillaient ensuite en laissant le béton du Lignon derrière eux. Obéissant à une voix baignée d'un jazz caressant, ils se harnachaient d'un sac à dos de tissus puis se déconnectaient de la radio avant de s'enfoncer isolément dans la forêt qui descend jusqu'au fleuve. Passé la passerelle en arc de cercle, ainsi qu'une chèvre ou deux dans leur enclos, tout au silence troué de

sons de cloches et aux troncs tachetés de lumière, le promeneur se retrouvait sur la rive gauche, où une pancarte lui intimait de remettre le son. Sur un vaste champ dont il fouillait les hautes herbes, l'oreillette lui dictait alors de revêtir le treillis de camouflage à poils caché dans son barda, et de s'unir chastement à sa compagne la terre. Et, si entente, d'aspirer en groupe les pailles enfoncées dans sa nappe phréatique...

«Mais c'est ironique ou c'est au premier degré?» entend-on de la part d'un coreligionnaire. Si les bruitages amplifiés de plantes en train de croître pouvaient suggérer l'humour, les propos diffusés qui retracent l'histoire de la planète ou célèbrent la cohabitation humaine avec l'amibe laissaient quant à eux dubitatifs. «Le principal intérêt de cette proposition était clairement d'ordre visuel», commente un festivalier en conclusion de la randonnée. On lui accorde volontiers que, hormis le paysage - urbain comme naturel -, et le tableau final du travestissement vert, l'expérience s'est quelque peu attardée au ras des pâquerettes.

Koltès au féminin

De sac, il est également question dans la création de Denis Maillefer dont la première a eu lieu vendredi à La Comédie - toujours au programme de La Bâtie. Ou plutôt de le vider, ce que fait spectaculairement la comédienne Lola Giouse dans ce «Perdre son sac» écrit spécialement pour elle par le Français Pascal Rambert, venu dispenser son enseignement à la Manufacture, où la jeune Française s'est formée. Sur un plateau bordé d'une vitrine qu'elle a à nettoyer, l'actrice, coupe courte et survêt noir, déverse son fiel à la cantonade: sa haine du père, du riche, du puissant, du vieux, de l'hétéro. Le texte, un flux

d'une traite, dénué de ponctuation, imite en diable le désormais classique Jean-Marie Koltès, au point qu'on croirait à s'y méprendre une version féminine et remise au goût du jour de «La Nuit juste avant les forêts».

Brute et exigeante à la fois, la langue se confond avec la plasticité de l'actrice, comme la lave jaillit du volcan. Légèrement amplifiée, la voix douce de Lola Giouse semble la première surprise par la violente colère dont elle s'agite. Sauf quand elle susurre le désir éprouvé pour Sandrine, l'employée d'un salon de beauté d'Abu Dhabi, sur laquelle son personnage projette ses espoirs. Ou quand elle se remémore la grand-mère russe qui lui a transmis sa sensibilité esthétique.

Quant à la mise en scène par le codirecteur de La Comédie, secondé ici par Cédric Leproust, on y décèle le métier du programmeur. Plusieurs poncifs repérables çà et là s'y retrouvent, du type d'illustration musicale à l'utilisation de fumigènes, de la pluie versée comme des larmes à la vidéo filmée en direct. Après la vastitude toute en nuances de la superproduction signée Wajdi Mouawad, donnée en ouverture, La Bâtie a souffert d'un léger coup de mou.

Et ce n'est pas Nora Chipaumire, la New-Yorkaise originaire du Zimbabwe invitée avec, coup sur coup, «#PUNK», «100% POP» et «*N! GGA», qui l'en a relevée. Pourtant attendue avec curiosité, cette dernière a convié le public vendredi et samedi soirs à circuler sur la scène de l'ADC tandis qu'elle y performait son concert tripartite. Plus exactement: tandis qu'elle s'efforçait sans conviction d'ambiancer une audience qu'elle snobait par ailleurs.

«Perdre son sac» La Comédie, jusqu'au 7 sept., www.comedie.ch, www.batie.ch



Le Matin Dimanche

Le Matin Dimanche / Cultura
1003 Lausanne
021 349 49 49
<https://www.lematin.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 89'827
Parution: hebdomadaire



Page: 23
Surface: 29'755 mm²

Ordre: 833032
N° de thème: 833.032
Référence: 74614229
Coupure Page: 1/1

Comédie
de Genève

Médias imprimés

Théâtre

Lola Giouse perd son sac

● Genève, Comédie, du 30 août au 7 septembre.

Dans la rue, une jeune femme la-veuse de vitrines s'adresse aux passants pour dire sa solitude, sa colère, la perte de son amoureuse, son incompréhension d'un monde obsédé par la réussite, qui sépare les «have» et les «have not»... Auteur de théâtre prolifique (on lui doit «Architecture», cet été, dans la cour d'honneur du Palais des Papes à Avignon), Pascal Rambert écrit toujours sur mesure pour ses comédiens. C'est la jeune **Lola Giouse (photo)**, découverte il y a quatre ans dans l'une de ses précédentes pièces, «Lac», qui lui a inspiré ce monologue mis en scène par Denis Maillefer, codirecteur de la Comédie de Genève dont cette création ouvre la saison, à l'enseigne du festival de la Bâtie.



Magali Dougados



Bruno Simao

Théâtre et danse

«Please, please, please», rencontre au sommet

● Lausanne, Théâtre de Vidy, du 5 au 8 septembre.

Deux danseuses et chorégraphes s'associent une fois encore, après avoir présenté «Gustavia» l'an dernier, à Vidy déjà: la Française Mathilde Monnier et l'Hispano-Genévoise La Ribot. Adeptes de formes radicales, elles s'intéressent dans «Please, please, please» aux effets que les institutions ont sur les êtres, qu'il s'agisse d'un zoo, d'une prison, d'un théâtre, d'un hôpital, de l'armée ou de l'Église. Comment le corps s'adapte-t-il à ces contraintes? Comment, au contraire, choisit-il d'y résister, de

s'y soustraire? Comment tenir, en somme, par quelles stratégies, quels stratagèmes, lorsque la liberté nous est comptée ou dérobée? En scène, dans un espace coloré et baroque qui se transforme à vue, les deux danseuses chorégraphes déclinent des figures, passant par le clown, le figurant, l'animal, l'elfe ou «l'artiste de la faim» tiré d'une nouvelle de Kafka. Elles empruntent à ce dernier les armes de l'absurde et du grotesque, mais elles puisent aussi dans l'amour et la déraison, alors que résonnent autour d'elles les mots de l'auteur de théâtre portugais Tiago Rodrigues, dont l'incandescence sensibilité trouve ici un nouveau territoire d'exploration, après tant de pièces qui nous ont enchantés.



«Si je n'écris pas, je meurs»



Pascal Rambert: «Je crois au souffle, à l'intelligence du corps.» (STEPHANE DE SAKUTIN/AFP)

SPECTACLE L'auteur admiré de «Clôture de l'amour» écrit sur mesure pour les acteurs. Pascal Rambert offre ainsi à la jeune comédienne Lola Giousse un monologue qui devrait frapper en ouverture de La Bâtie - Festival de Genève

PROPOS RECUEILLIS PAR ALEXANDRE DEMIDOFF

@alexandredmdff

Sur nos visages, des romans papillonent, énigmatiques. Ils attendent leur lecteur, celui qui transformera le vol d'ombre en chant. Le Français Pascal Rambert, 57 ans, possède ce talent: il écrit dans l'éblouissement d'un regard, dans la stupeur d'un corps, dans la gaieté qu'une fraternité inat-

tendue excite. Depuis qu'il a 20 ans, l'enfant de Nice offre à ses acteurs, lionceaux en lisière de jungle ou fauves affamés, des pièces qui sont une extension de leurs vies.

Cette obstination dessine une œuvre à part, dont on pourra découvrir deux flacons à La Bâtie - Festival de Genève, à la Comédie l'un et l'autre*. La véhémence du jour viendra de Lola Giousse dans *Perdre son sac*. Ce nom vous est inconnu. Il y a quatre ans, elle jouait *Lac*, de Pascal Rambert, justement, monté par Denis Maillefer.

C'était un baptême du feu, le spectacle de sortie de la Haute Ecole des arts de la scène, la Manufacture, à

Lausanne. Dans son fauteuil, l'auteur n'a vu que Lola, son intrépidité, sa fureur et son bonheur mêlés, une altitude en somme. *Perdre son sac* a surgi ainsi. Denis Maillefer, codirecteur de la Comédie, a veillé à son grain – il signe la mise en scène.

Au téléphone, Pascal Rambert raconte cela, la découverte d'une comédienne qui chamboule au milieu de son *Lac*. Il revient de loin, du Rajasthan qu'il a arpenté avec sa douce, tout le mois d'août, pour dissiper les excès d'un Festival d'Avignon dont il a été l'une des figures. Au Palais des Papes, il a déployé *Architecture*, saga en noir en blanc ser-



vie par des acteurs magnifiques, de Marie-Sophie Ferdane à Audrey Bonnet. Le spectacle, plombé par sa seconde partie, n'a pas tenu sa promesse; le panache de ses interprètes est en revanche inoubliable.

«Architecture» a divisé. Une partie de la critique l'a éreintée. Que reste-t-il de cette création dans le sanctuaire du théâtre français? La ferveur de la majorité des spectateurs. Que sur 2000 personnes chaque soir pendant dix jours, un quart parte avant la fin, c'est normal. C'est un texte d'aujourd'hui, jugé pour cela plus difficile d'accès. N'empêche que les comédiens ont tenu la route. Ce sont des animaux magnifiques. Prenez Jacques Weber, Emmanuelle Béart, Stanislas Nordey, Denis Podalydès: ils comprennent le texte dans la seconde.

La dureté de la critique vous a-t-elle ébranlé? Je ne la lis jamais, ou alors des années après. Ce n'est pas un papier saignant qui va améliorer une pièce si elle est mauvaise. Et je ne me laisserai pas dévier d'une voie que je trace depuis trente-cinq ans parce que des journalistes n'apprécient pas une œuvre.

«Architecture» va tourner six mois partout en France. Allez-vous retravailler la matière? C'est d'abord un motif de joie pour toute l'équipe de se retrouver sur les routes. Il faudra ajuster le spectacle aux scènes qui n'ont pas la taille de celle du Palais des Papes. Mais je ne retoucherai pas le texte. Je ne le fais jamais. Une pièce, c'est la trace d'un moment. Le rêve est le réel. Je ne touche pas au réel.

«A 18 ans, j'étais comme les pèlerins que j'ai croisés sur les routes entre Jodhpur et Pushkar: j'avais une foi non dans un dieu,

mais dans la beauté»

Vous offrez à Lola Giouse un monologue. Ecrire pour un interprète suppose-t-il de le rencontrer, de l'interroger, de le sonder?

Je n'ai pas besoin de parler avec l'acteur. C'est électrique, comme un appel auquel on ne peut pas se soustraire. Je n'ai jamais écrit une pièce sans savoir qui la jouerait. Et j'ai monté tous mes textes, à Moscou, Zagreb, Lima, Tokyo, Lausanne, etc. Lola, je l'ai vue quatre fois dans ma vie, pas plus. Ça m'a suffi pour saisir son énergie, deviner sa force intérieure, admirer son instinct de jeu. Les comédiens qui me touchent ont la capacité d'amener un texte dans des zones que je n'aurais jamais imaginées.

La Bâtie programme aussi «Nos parents», née d'une commande de la Manufacture pour les élèves comédiens, depuis diplômés. Comment avez-vous travaillé avec ce groupe? J'adore cette pièce. Parce que je n'en suis que le coauteur. J'avais demandé aux étudiants de raconter la vie de leurs parents, sous l'angle qu'ils souhaitaient, dans la forme qui leur convenait. Nous avons échangé pendant un an. Ils ont écrit leurs récits, je les ai remodelés ensuite. Le résultat, c'est quelque chose de très intime, de gai, de déchirant. Je n'ai pas besoin d'écrire sur des personnalités hors du commun. Les vies ordinaires ont pour moi davantage de charme.

Qui vous inspirait à 18 ans, vous donnait envie de faire ce métier? Je pourrais vous répondre Antoine Vitez et Patrice Chéreau, deux artistes qui m'ont accueilli. Mais à 18 ans, je ne les avais pas encore rencontrés. J'étais comme les pèlerins que j'ai croisés sur les routes entre Jodhpur et Pushkar: j'avais une foi non dans un dieu, mais dans la beauté. Ecrire pour le théâtre, c'est parier sur une parole qui perce, élève, élabore, tout le contraire du *small talk*. J'étais porté par le désir de faire.

Vous aimez, au début d'une répétition, étreindre les acteurs, les sentir de manière animale, racontez-vous dans «Mon cœur mis à nu», conversation avec Laure Adler (Ed. Les Solitaires intempestifs). Que vous disent ces corps? Ils me disent: «Je peux.» C'est la plus belle des promesses.

Le yoga vous structure, dites-vous... Oui, je crois au souffle, à l'intelligence du corps. Je suis fasciné par le massage, les mille et une façons qu'ont les Asiatiques de toucher le corps, de le soulager. Le yoga, que je pratique chaque matin depuis des années, me rend disponible. Cela n'a rien de spirituel, c'est physique.

Adolescent, vous avez pratiqué la natation à un haut niveau. Qu'est-ce que la loi du bassin vous a appris? C'est un sport ingrat au possible. On enchaîne les longueurs des soirées entières. L'énergie que j'ai, le plaisir fou que je prends à répéter sans jamais faire de pause, ce qui désespère parfois mes comédiens, viennent de cette pratique. Je suis un endurant.

Quel est le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez? Toujours le même: *Lettre à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke. Il dit: «Si vous sentez que vous pouvez vivre sans écrire, n'écrivez pas.» Si je n'écris pas, je meurs. C'est ce viatique que je transmets.

Quel âge avez-vous au fond? François Mitterrand, à la fin de sa vie, confiait qu'il avait l'impression d'avoir 20 ans. Or c'était l'âge de sa fille, Mazarine. J'ai moi aussi celui des êtres que je chéris. Mon fils a 25 ans, il fait du cinéma, après s'être formé à l'ECAL: je vois le monde à travers ses yeux. La femme que j'aime en a 35, c'est aussi mon âge. Je suis un grand amoureux, c'est une grâce, non? ■

* **Perdre son sac**, du 30 août au 7 sept.; **Nos parents**, les 14 et 15 sept.; Comédie de Genève, rens. <https://www.batie.ch/fr/programme>

INTERVIEW



De tels slogans tagués sur la façade d'une grande maison théâtrale, à Genève et en Suisse romande, c'est inédit. (NIELS ACKERMANN/LUNDI13/COMÉDIE)

Les tags de la colère à la Comédie de Genève

POLÉMIQUE A l'affiche jusqu'à samedi passé, «Perdre son sac» de Pascal Rambert véhiculerait-il une vision stéréotypée de la jeunesse? C'est ce qu'affirme un groupe de jeunes restés anonymes via des graffitis

ALEXANDRE DEMIDOFF

@alexandredmdff

«Fuck le théâtre bourgeois». La réplique frappe comme une gifle. Sur les quatre vitrines de la Comédie de Genève, de gros caractères rouges tapent dans l'œil. On pouvait lire, encore lundi en fin d'après-midi, outre la première inscription: «Ce texte est erroné»; «Nous ne tomberons pas dans l'extrême»; «La

jeunesse a de l'espoir».

De tels slogans tagués sur les vitrines d'une grande maison théâtrale à Genève et en Suisse romande, on a rarement vu. De mémoire de journaliste, c'est même inédit. Qu'est-ce qui a suscité cette colère raisonnée et ciblée? *Perdre son sac*, texte de l'auteur français Pascal Rambert, mis en scène par Denis Maillefer, codirecteur de la Comédie.

Seule en scène, Lola Giouse, sortie il y a quatre ans de la Haute Ecole des arts de la scène à Lausanne, y incarne une étudiante «bac + 5» comme elle dit, qui tombe amoureuse de Sandrine, employée dans une onglerie où elle subit

le machisme de son patron.

Porte-parole cagoulé face au public

L'actrice y joue une femme lessivée par un amour impossible: elle se heurte à la barrière des classes qui est aussi chez Pascal Rambert, dramaturge qui dit écrire pour les acteurs, celle de la langue. *Perdre son sac* est l'histoire d'une fracture, envisagée du côté d'une intellectuelle nantie – son père fait des affaires à Abu Dhabi.

Est-ce le choix de donner la parole à une héroïne socialement privilégiée que contestent les auteurs de cette dénon-



ciation? Ou le nihilisme qui sous-tend le monologue qui, en aucun cas selon eux, ne traduirait l'état d'esprit de la génération des 18-25 ans? On peut émettre cette hypothèse, sur la base des déclarations qui recouvrent les affiches de la saison et celle du spectacle, dont le visage de Lola Giouse.

Mais qui sont ces critiques soucieux de ne pas porter atteinte à la façade du bâtiment – rien à voir, de ce point de vue, avec les éclaboussures qui avaient maculé le Grand Théâtre en 2015? Le public de la Comédie a pu se faire une idée de leur identité jeudi soir, à l'occasion d'un «bord de scène», rencontre avec les artistes, après la représentation, qui était programmée

«On ne va pas se plaindre qu'un spectacle suscite le débat, puisque c'est précisément ce que nous voulons provoquer»

DENIS MAILLEFER, METTEUR EN SCÈNE
ET CODIRECTEUR DE LA COMÉDIE

avant les événements. Denis Maillefer les a invités, via les réseaux sociaux, à s'exprimer. Leur porte-parole, masqué (pour ne pas se griller auprès de futurs employeurs), s'est présenté comme membre d'un groupe d'acteurs en formation dans une école d'art scénique de la région.

Il a lu une lettre où il a exposé sa position et celle de ses camarades. «Il a déclaré qu'ils avaient débattu du sens du texte et conclu qu'on ne pouvait ainsi parler de la situation de la jeunesse, raconte Denis Maillefer. Ils ont estimé que ni Pascal Rambert ni moi-même n'étions légitimes pour cela, vu notre âge.»

L'autre soir, les échanges entre l'assistance et les artistes étaient plus politiques que d'habitude, note encore le metteur en scène. «On ne va pas se plaindre qu'un spectacle suscite le débat, puisque c'est précisément ce que nous voulons provoquer. En revanche, nous ne pouvons pas cautionner des actes de déprédation.» Les tagueurs, eux, ont affirmé ne pas vouloir accaparer la discussion, avant de s'éclipser.

«Le théâtre bourgeois» au pilori

Comment entendre alors cette accusation de «théâtre bourgeois»? Au début des

années 1970, l'expression désigne d'une part un art qui conforte l'ordre dominant, qui divertit d'autre part un spectateur au portefeuille bien garni. Les scènes institutionnelles, dont la Comédie à Genève, relevaient de cette catégorie honnie par les artistes d'une scène off remuante.

Changement de physionomie dès les années 1980, à Genève comme ailleurs: des artistes peu suspects d'adhérer au conservatisme d'une certaine élite prennent les commandes des institutions. C'est le cas de Benno Besson à la Comédie. «Le théâtre bourgeois» est identifié désormais au théâtre privé – les fameuses scènes de boulevard parisiennes, qui ont leurs vedettes.

Perdre son sac, tout discutable qu'il soit dans sa vision peut-être arrêtée de la société, ne relève a priori pas d'une idéologie bourgeoise, mais plutôt d'un romantisme que ses détracteurs pourraient qualifier d'arrière-garde.

La direction de la Comédie ne portera pas plainte. Les services de la ville effaceront ces tags au tracé si soigné que beaucoup de passants ont cru qu'ils relevaient d'une stratégie de com maligne. C'est ce qu'on appellera le paradoxe d'une société de spectacle: les tagueurs ont fini par servir, malgré eux, un spectacle qu'ils réprouvaient. ■



Un monologue comme un cri du cœur



*Dans le cadre de La Bâtie – Festival de Genève et ce jusqu’au 7 septembre prochain, Lola Giouse interprète *Perdre son sac*, un monologue écrit par Pascal Rambert et mis en scène par Denis Maillefer, à la Comédie de Genève. Un texte puissant où il est question d’absence et de vides.*

Sous-titré « Crier dans la pluie l’absence et les vides », *Perdre son sac* est un texte écrit sur mesure pour la jeune comédienne. Pascal Rambert compose toujours ses textes en fonction de ceux qui vont les porter, ainsi que le précise le metteur en scène dans la mise en bouche proposée avant le spectacle. Depuis sa magnifique *Clôture de l’amour*, l’auteur ne déroge pas à sa règle et propose ici un texte taillé pour Lola Giouse. Pendant un peu plus d’une heure, elle interprète une laveuse de vitre qui s’adresse aux passants pour crier son mal-être, de la perte de son sac à celle de son amoureuse, de son manque de place dans la société à sa relation difficile avec son père. Comme un portrait de la jeunesse d’aujourd’hui, qui sort des études sans pouvoir affronter véritablement le monde, son monologue résonne comme un cri du cœur.



Une scénographie de l'enfermement

Sur la scène, Lola Giouse s'exprime derrière des vitres, comme emprisonnée dans une cage de laquelle elle ne peut pas sortir. Sa voix résonne, portant avec toute la puissance qu'il mérite le texte de Pascal Rambert. Le choix de Denis Maillefer est loin d'être anodin. Son état physique d'enfermement semble refléter son état intérieur. Elle qui est titulaire d'un bac +5 ne trouve pas sa place dans la société, condamnée, momentanément, à laver des vitres pour gagner sa vie. Faisant partie des « gens qui ne sont rien », en opposition à « ceux qui réussissent », elle répète inlassablement qu'elle est « fatiguée », qu'elle « n'y arrivera pas ». Mais arriver à quoi au juste ? Toute la question est là. Dans sa détresse, elle raconte comment elle a perdu Sandrine, son amoureuse, alors qu'elle était prête à tout pour elle, des travaux les plus ingrats afin de faire rentrer l'argent plus rapidement, aux pires pratiques sexuelles. Par amour, elle aurait enduré toutes les souffrances.

À qui s'adresser ?

Subissant les remarques des autres étudiantes en droit, elle s'est toujours montrée digne. Alors, elle profite de l'occasion, lassée qu'elle est d'avoir à subir tout cela, pour vider son sac. La question des adresses reste centrale. À qui parle-t-elle ? Comment ? Sur quel ton ? Entre colère, tristesse et désarroi, elle crie tout ce qu'elle a sur le cœur, à qui veut bien l'entendre : les passants qu'elle aperçoit, son père qui ne comprend pas situation, le patron de Sandrine qui ne la respecte pas, et toute une multitude de personnages de son passé, de sa vie, qui ont contribué à façonner celle qu'elle est aujourd'hui. La perte de son sac, anodine au premier abord, lui permet paradoxalement de le vider, de sortir tout ce qu'elle contenait depuis si longtemps.



Soulagement ou désarroi encore plus grand, nul ne sait ce qu'elle ressent vraiment après cela. Mais l'intérêt est ailleurs. Donnant vie à la langue si particulière de Pascal Rambert, entre familiarités et tradition de la grande littérature française, elle incarne à la perfection tout le paradoxe et le déchirement qu'on peut vivre, dans une performance d'actrice qui restera gravée longtemps dans ma mémoire. Entre force et fragilité, Lola Giouse parvient à rendre toute sa complexité et sa profondeur au texte de l'auteur, portée par une mise en scène millimétrée de Denis Maillefer, grâce à une justesse et une sincérité rare. Les mots claquent et résonnent, comme un cri du cœur.

Fabien Imhof

Médias audiovisuels

Vertigo / RTS1 / 03.09.2019 :

<https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/theatre-perdre-son-sac-de-denis-maillefer?id=10651029&expandDescription=true>

Site web RTS / 04.09.2019 :

<https://www.rts.ch/info/culture/spectacles/10682829--perdre-son-sac-ou-comment-montrer-une-pauvre-au-theatre.html>

IO Gazette / 04.09.2019 :

<http://www.iogazette.fr/critiques/creations/2019/bac5-laveuse-de-vitres/>